

Bertrand Tardé

Avis de recherche



Chapitre 1

Une simple photo sur Facebook déclencha cette chasse à l'Homme, à laquelle j'ai consacré les dix dernières années de ma vie. Elle me fut envoyée par un vieil ami, Luc Berroyer qui, lassé de la luxure, avait pris le commandement d'un sous-marin insubmersible dans un archipel du Pacifique Sud, avant de se construire un empire au Canada, grâce au sirop d'érable.

Une image nostalgique en noir et blanc, prise à l'époque où il tenait un bordel à la Havane du temps de Batista. Costume noir et chapeau gris souris, son élégance naturelle démontrait à l'évidence qu'il était un ton au-dessus de Dodo la Saumure, en matière de standing. Son établissement était classé trois doigts au guide *Micheton*, la référence incontournable pour tous les aficionados huppés de la jambe en l'air. Bref, les noms prestigieux défilaient au fil de ses mémoires quand par un hasard, dû probablement à l'histoire mouvementée de cette île congénitalement idéologisée, je lui demandai incidemment si BHL avait franchi les

portes de son établissement, du temps où il installait la cinquième colonne dans la capitale, afin d'abattre le régime exécré du sanguinaire Batista. Sa réplique est sortie d'un jet, comme s'il attendait la question.

– BHL a racheté le boxon, sauvé 4 fois la vie de Fidel, 6 fois celle du Che, il a pris un fortin défendu par 200 rastaquouères armé d'un Opinel n°3. C'est là que ça s'est gâté. Quand Dédé lui a dit : « T'emmerde pas avec la virole. » Cézigue, il a compris « vérole ». L'a fallu l'exfiltrer en Suisse, dans une clinique privée. Tu connais la suite.

Oui et jusqu'au bout. Mais la vérole n'a rien à voir là-dedans. Alors qu'il embrochait cette ancienne vestale hollywoodienne dans les draps de soie du bobinard de Luc, la fureur de l'orgasme fit tomber les masques, quand il hurla dépoitraillé : « Viva el Che ». Cette femme d'Hollywood qui avait obtenu la majorité de ses rôles dans des films de série B en dénonçant anonymement ses collègues au comité Mac Carthy, se sentit outragée par ce bellâtre qui hurlait aux loups, tout en l'étourdissant de cette fragrance vampiresque d'Eau Sauvage. BHL, qui n'était pas né de la dernière pluie comprit qu'il venait de commettre un impair. Dès qu'il quitta le claque en frottant ses testicules endolories par son volontarisme révolutionnaire, il contacta son agent de liaison, qui l'exfiltra vers la Suisse, considérant qu'un combattant de cette envergure devait être mis au vert avant de le réactiver ultérieurement sur d'autres fronts. Voilà comment il a atterri à Genève, bien que Zurich eût

fait l'affaire, tant la langue allemande lui était familière.

Captivé par cet imprévu romanesque, Luc me pria de lui raconter la suite. A cette époque, le vieux camarade de combat de BHL, Régis Debray, ne pouvait lui être d'aucun réconfort, car il tuait des heures foncièrement capitalistes à confectionner des fleurs artificielles dans une prison bolivienne, à l'état sanitaire plus alarmant que celui des Baumettes à Marseille. Partant de ces faits plus ou moins avérés, j'ai mené ma petite enquête.

BHL accepta avec panache que son épopée chevaleresque fût boudée par le monde médiatico-intellectuel, au sein duquel il avait pourtant tant donné de sa personne. Il végétait en Suisse quand Régis reçut enfin son bon de sortie de prison. Il se retrouva ainsi dehors, avec pour tout bagage deux valises sous les yeux, mais aucune à la main. Son entrain révolutionnaire quelque peu malmené par des années d'assiettées de riz aux haricots noirs, il fut cependant ému de voir que quelques anciens guérilleros l'attendaient à sa sortie. Sous le joug terrorisant d'une droite impitoyable, la plupart de ces intellectuels rescapés avaient dû revoir leurs ambitions à la baisse. La plupart étaient devenus cireurs de chaussures, d'une part parce que cela protégeait leur anonymat qui en avait bien besoin et d'autre part, car cet emploi leur libérait des temps de lecture non négligeables. Ils passèrent du Capital à la Vie de Saint Thomas d'Aquin avec répugnance, mais

la lecture avait pris trop de place dans leur vie, pour laisser une chance à la police politique qui sillonnait les rues, de leur faire subir un oral orageux au commissariat du coin. Quitte à cirer les pompes, autant que ça rapporte, au moins la tranquillité, ce que prêchait ce vieux cureton de Saint Thomas à longueur de pages, comme pour leur faire la nique.

Après les embrassades, les vieux souvenirs, ponctués de multiples coups d'œil sur ce terre-plein balayé par les vents et peuplé de ce regroupement peu catholique, qui risquait d'attirer les vert-de-gris soupe au lait, le porte-parole des cireurs lui glissa un petit billet afin qu'il puisse prendre un bus pour l'ambassade de France. Là, le Consul, qui collectionnait les vieux *Paris-Match*, le reconnut, malgré le masque de martyr que lui avaient imprimé les brimades des crypto-fascistes. La France reconnaissante de sa hardiesse qui rappelait Valmy, l'expédia à la maison en classe économique. Il débarqua avec une phlébite et une rage tenace d'avoir été astreint à un insipide Costières de Nîmes plutôt qu'au Champagne, qui aurait officialisé la grandeur de son héroïsme. Après avoir péniblement gagné le Quartier Latin en stop depuis Roissy, il fut terrassé par le désenchantement. Non seulement, il avait effectué les trois quarts du trajet à pied, sous les quolibets d'une foule devenue individualiste jusqu'au fond des gènes et pire, son vieux copain de lutte, sur qui il comptait n'était pas là. Kouchner était parti ajouter une ligne à son CV en mer de Chine, avec

l'objectif d'une laïcité combattante, prête à en remonter à cette bigote albanaise, spécialiste des mouiroirs. André Gluksmann l'hébergea une nuit avec réticence, compte tenu de vieux contentieux idéologiques non résolus, mais quand Dédé lui remit un billet de 100, il comprit qu'il devait déguerpir.

A cette époque, BHL se morfondait en Suisse. Cette fuite, qui l'avait conduit là, lui laissait un goût amer. Presque une tache sur son parcours aventurier. Plusieurs fois, il avait repassé sa saharienne pour visiter quelques camps de réfugiés en Ethiopie ou ailleurs, mais le cœur n'y était pas. Dans ses pires moments de déprime, il se voyait en Julien Lepers inaugurant un nouveau magasin But. C'est alors que contre toute attente, un matin quelqu'un sonna à sa porte. Quand il ouvrit, il découvrit Régis, dans un sale état certes, mais toujours habité de cette lueur d'arrogance conquérante dans le regard. L'osmose entre les deux fut quasi immédiate. Les luttes et plus encore les souffrances tatouées dans leurs chairs au cours de ces combats, avaient fait naître entre eux une complicité que l'on pourrait qualifier de gémellaire.

Avant l'arrivée de Régis, BHL avait séduit une comtesse à l'excentricité empreinte de vacuité et cette femme à l'optimisme perpétuel, avait cimenté la fraternité de ce trio. Régis prit la chambre du haut et petit à petit, les choses s'organisèrent. Après plusieurs remue-ménages surchauffés, ils tombèrent d'accord pour appliquer leurs principes révolutionnaires au

capitalisme le plus sauvage. Ils mirent sur pied une de ces pyramides financières d'obédience napolitaine et très vite le pognon tomba si dru, que leur compte à numéros soutint vite la comparaison avec celui de Mme Bettencourt. Jusqu'au jour où un Jamaïcain pas loin du sommet de cette pyramide de papier, un certain Rasta Popoulos à la cruauté légendaire, eut le sentiment qu'il commençait à faire tintin sur les dividendes. L'entrevue de nos deux héros avec ce boucher spolié fut d'une telle violence qu'un Tyrannosaurus Rex en aurait chié dans son frac (rien d'étonnant pour un Rex). Nos deux révolutionnaires qui avaient fait de longues études et passés leur vie à décortiquer les problématiques en tout genre, comprirent rapidement que le vent de l'Histoire avait tourné. Aussi firent-ils le point sur le champ et décidèrent de dissoudre la cellule active, après avoir raflé ce qu'il restait sur le compte numéroté. La comtesse en pleura, mais les consignes de sécurité voulaient que chacun s'évanouisse de son côté.

BHL et la comtesse se mirent au vert dans la Creuse. André Gluksmann leur avait refilé le tuyau. Il avait connu la Creuse dans les années 70, à l'époque il était parti ressourcer son élan révolutionnaire dans une ferme près de Montluçon. Il en gardait une nostalgie déraisonnable, qui avait sans doute contribué à décider BHL, qui n'a pourtant pas l'habitude de s'en laisser remonter. Bref, ils prirent un karaoke dans un village de 200 habitants et l'affaire

se déroulait étonnamment bien. Il faut dire que la comtesse y mettait du sien pour chauffer la salle. BHL s'impliquait peu dans l'affaire. Il passait seulement quand un Conseiller Général ou un maire d'une bourgade importante était annoncé. Pour le reste, il devisait sur l'avenir du monde dans son bureau ou sarçlait le jardin potager bio qu'il avait bêché de ses mains, sur le flan nord de la longère. Il lui fallut pourtant deux ans pour comprendre que l'exposition plein nord de son jardin engendrait des taux de rendement dignes de l'Union Soviétique, ce qui évidemment générait les sarcasmes de ces rustres de paysans, qui seraient toujours indécrottablement de droite. L'un dans l'autre sa vie lui convenait, bien que la furie des batailles d'antan lui laissât une nostalgie inextinguible. Rasta Popoulos s'était émoussé avec l'âge et la fumette, car aucun tueur des Balkans ne vint frigorifier cette bourgade au pastoralisme séculaire. Bref BHL et la comtesse faisaient leur petit bonhomme de chemin. BHL finit même par décrocher un mi-temps au GRETA de Monluçon.

Quant au devenir de Régis, les auspices peinent à trouver un consensus. L'hypothèse la plus probable, du moins celle qui rassemble le plus de témoignages concordants, est qu'il aurait pris le chemin de Compostelle. Le *Décathlon* de Genève affirme lui avoir vendu une paire de chaussures de marque, à la robustesse indéfectible. Puis quelques aubergistes ont le souvenir d'avoir reçu un homme émacié et

introspectif, qui parlait parfois espagnol dans son sommeil. Car sur ce chemin qui mène au ciel, le dortoir est le moyen le plus sûr de communier avec les autres marcheurs. Et depuis huit ans, plus rien ! A-t-il mis son entraînement à la clandestinité au service de sa nouvelle vie, personne ne le sait.

Après trois ans de silence, les choses ont commencé à bouger. L'Amicale des anciens de Saint Germain des Près s'est mobilisée. Campagnes de presse, tribunes émouvantes dans le *Monde* et *Libération*, deux ans plus tard, le mystère restait entier. C'est alors que ce vieux briscard de Jean Dormesson a décidé de prendre les choses en main. Il contacta Jacques Pradel dans sa maison de retraite de Bormes les Mimosas et après moult cajoleries, il réveilla la fibre humanitaire de cet homme, qui voua sa vie à retrouver ceux qui ne le désiraient pas. Oui, Régis, cet homme qui avait tant fait pour l'image de la France, il se faisait un devoir de le retrouver. Les rares vieux qui avaient encore de l'influence dans l'audiovisuel, lui dégottèrent un créneau de vingt minutes sur l'une de ces chaînes fantômes de la TNT, juste après l'épisode de Sherlock Holmes, dont les journaux télé célébraient l'anniversaire de la mort chaque année.

Dans les coulisses de la première émission, Jacques tenta de faire comprendre au cadreur roumain qui ne parlait pas français, d'éviter les gros plans sur son visage, ainsi que les plans trop larges, qui laisseraient apparaître ses charentaises à l'écran. Après trente

années à parler toujours debout, il en avait gros sur les pieds. Cahin-caha, il ne s'en tira pas trop mal, mais l'audimat calamiteux de cette chaîne bouche-trous, priva la France d'un discours courageux et sincère. Deux vieux baroudeurs, qui vivaient du minimum vieillesse, avaient bien appelé pour dire combien Régis les avait aidés à franchir un pas dans la vie, mais il eut beau les cuisiner sur l'actualité présente du fugitif, ils n'en savaient pas plus que Jacques. Un Malien appela en PCV pour faire des révélations sur l'existence de Régis, mais la somme qu'il demandait était astronomique, d'autant que de Saint Jacques à Tombouctou, on embarquait à la poursuite de Philéas Fogg. Donc l'émission fut vite remplacée par une causerie qui remontait à des temps où Mike Brant ne s'essayait pas encore au parapente. Crucifié dans son égo, Jacques acheta des Pataugas, un guide et se lança à son tour sur le chemin de Compostelle, dans une voiturette de golf. Cela fait plus de trois ans et ses enfants font le siège de l'audiovisuel français afin de relancer *Perdu de vue*, seule façon selon eux de retrouver leur père disparu. Donc, pour ce qui est de Régis, l'enquête reste au point mort.

Enfin, il semble que les choses bougent. L'information qui m'a été donnée, provient d'un vieux moine bénédictin qui effectua le pèlerinage de Compostelle en deux ans et quelques mois, tant la pratique de la gémuflexion lui avait dévasté les rotules. Au tiers du chemin, alors que l'égrenage du rosaire

n'atténuait en rien ses douleurs articulaires, il croisa l'abbé Pierre, qui remontait sur Paris, afin de régler un problème de logement et de jeter un œil sur sa bande de cagnards, toujours prêts à franchir la ligne jaune. Selon le moine, l'abbé affichait une forme canonique, toujours curieux d'observer l'humanité, qu'elle porte ou non un sac à dos et deux bâtons de ski, pour ne pas se laisser surprendre par les traîtrises des monts Cantabriques. De fil en aiguille, ils finirent par s'asseoir sur un talus qui dominait les beautés du monde environnant et cassèrent la croûte en toute simplicité. Du pemmican, quelques fromages de chèvre vieux comme Hérode et un bon rouge espagnol bien corsé, qui déliait les langues. L'abbé, un peu pompette, déclara avoir croisé Régis sur le trajet et selon ses dires, ce dernier lui aurait confié qu'après mûre réflexion, il avait changé son fusil d'épaule et que désormais, il avait l'intention d'emprunter le chemin de Damas. Interloqué par une telle volonté à la pénitence, l'abbé s'enquit de savoir pourquoi. Laconique, Régis lui aurait répondu qu'au moins là-bas, les kebabs étaient mangeables et que d'une manière ou d'une autre, il avait la conviction d'y retrouver BHL. Dans dix ou vingt ans, peut être, mais il serait là. Inexplicable, irrationnel, c'était comme ça. L'abbé passa l'éponge, pensant que son interlocuteur au sang rouge, ne pouvait s'empêcher de lancer une pique contre l'Eglise, plus par réflexe idéologique que par méchanceté. Sur ce, les deux hommes d'église s'accordèrent une solide sieste avant de reprendre leur chemin, l'un vers Paris, l'autre vers cette

maudite coquille Saint Jacques, qui semblait se complaire à gripper ses rotules. Le bénédictin semblait solide, malgré les jambes articulées qu'il avait gagné de haute lutte face aux experts médicaux de l'archevêché, après les avoir abreuvés de missives incendiaires, voire menaçantes, sur les déficiences ergonomiques du prieur-Dieu. Avec ses bons yeux et sa voix chenue, je n'eus d'autre solution que de prêter intérêt à cette nouvelle piste, qui pouvait s'avérer prometteuse.

Tourmenté à l'image des personnages d'Ingmar Bergman, par les révélations du bénédictin, je scannais cette inattendue piste toute fraîche, tandis que j'abordais le musée d'Histoire naturelle. Je ne sais pourquoi, mais le déclic fut instantané. Je gagnai la réception et demandai à voir Théodore Monod, tout en essayant d'apercevoir le squelette de dinosaure qui trônait dans la grande salle, les critiques d'art contemporain, unanimes, ayant vanté son incroyable modernité. La petite femme au chignon gris pinça les lèvres à ma demande, jusqu'à ce que la description détaillée et primesautière de ma collection de roses des sables, finisse par l'amadouer. Elle tapota les touches, parla d'une voix que l'on pourrait qualifier d'humaine et enthousiaste et exposa ma requête au vénérable savant, qui était manifestement au bout du fil. Les choses se présentaient bien, je retrouvais mon aplomb. Non, c'est faux, j'étais nu comme un ver, face à cette chance inespérée de rencontrer ce touche-à-tout qui parlait quinze langues, connaissait la botanique de Khartoum à Saint Louis du

Sénégal et avait arpenté plus de kilomètres dans le désert qu'une dynastie de chameaux. Je n'avais même pas de carte qui cadrerait le trajet de Compostelle à Damas. Je me demandais en quoi la composition cristallographique de ce GR sans nom propre, pouvait m'aider à comprendre le chemin de la mosquée des Ommeyades.

Je m'apprêtais à battre en retraite comme un vendeur d'assurances vie qui tombe sur une mégère accroc à *Combien ça coûte*, quand la petite dame me dit de monter au troisième étage, quatrième porte à gauche où l'érudit avait ses quartiers. Foudroyé par la surprise, je passais en revue ma rencontre avec le bénédictin, alors que l'ascenseur grimpait vers ma crucifixion. Et si le vieux avait dévissé, englouti par les arcanes de la métaphysique ? N'avait-il pas confondu l'un de ces pauvres hères sans domicile fixe qui, à force de dormir sous des cartons, finissent par s'inventer des histoires chevaleresques pour repousser leur dénuement. Un vieux mal sapé, un peu timbré, avec une barbe et un béret qui aurait sombré dans la déchéance ?

Quand la sonnette impersonnelle de l'ascenseur m'avertit que le moment était venu de serrer les rangs, je me dis que la célèbre liqueur verte qui avait baigné la carrière du renonçant, était suffisamment médicinale pour avoir préservé son cerveau d'une dégénérescence neuronale, capable de lui faire confondre l'abbé Pierre avec un type au CV en gravier. Lorsque les portes s'ouvrirent sur le couloir qui menait à Théodore, j'avais l'intime conviction que

l'ancien en robe de bure savait que, d'une manière ou d'une autre, Régis avait une âme, ce qui me réconforta avant de monter au créneau face à un type qui avait déjà vécu plus de vies qu'un chat et qui, malgré son âge avancé, n'avait pas l'intention d'être pris pour un con. Ce qui ne facilitait pas mon propre choix de questions. Compostelle-Damas, l'introduction ne serait pas du gâteau. Quant à évoquer le nom de Régis, j'en frémissais face à ce protestant bon teint.

Le bureau du chercheur était un antre au parfum alchimique, où s'entassaient livres, squelettes, blocs de roche et autres objets, que la réunion des stocks de toutes les boutiques spécialisées de Paris n'aurait pu concurrencer. Dès mon entrée, il cessa de lire et s'empara d'un lézard empaillé et le manipula convulsivement, comme un Grec son Komboloï. Impressionné par la stature d'un type dont on avait cassé le moule depuis longtemps, je cherchais les mots qui pouvaient lui faire accroire, qu'il n'allait pas perdre son temps avec un de ces bavards qui vous expliquent le monde, le cul dans le même fauteuil depuis quarante ans.

– Professeur, puis-je vous demander quel itinéraire vous emprunteriez si vous décidiez de marcher de Saint Jacques de Compostelle à Damas, étant entendu que la rédemption soit le motif principal de ce périple ? Pour l'heure, cela n'est qu'une hypothèse. J'ajoute que la cristallographie, la paléontologie, l'étude du mouvement des dunes et

autres disciplines scientifiques que ces régions requièrent, ne seraient en aucun cas la motivation de cette pérégrination.

Le professeur émérite Théodore Monod, cessa de tripoter son lézard racorni et me fixa comme un Touareg qui cherche l'horizon dans une tempête de sable. A croire que dans l'instant, je remettais en cause tout son savoir anthropologique, acquis de haute lutte. Voyant sa perplexité grandissante, j'affinai ma question.

– Pour ne pas être trop restrictif, envisageons d'y glisser quelques motivations sociologiques et un intérêt certain pour l'avenir de ces peuples. Malgré tout le respect qui vous est dû et la mesure induite par votre exemple, permettez-moi de vous imaginer dans la peau d'un guérillero déchu et plongé dans l'introspection. Par quel bout prendriez-vous ce voyage ?

Sur le moment, j'ai cru qu'il allait appeler, décontenancé par cet énergomène aux questions loufoques, qui transpiraient un empirisme pour le moins boiteux.

– Par le bon bout, cher ami. C'est le premier point. D'autre part, si je devais me glisser dans la peau d'un guérillero déchu, mon introspection me conseillerait sans doute de m'inscrire au Parti Socialiste et d'attendre mon heure. Les vieux chevaux de retour sont cycliquement indispensables au réveil des caciques. Pour ce qui est de la sociologie ou de l'étude des peuples, il faut être prêt à chevaucher dix-huit heures par jour sur un chameau qui vous donne le mal de mer, dans des

paysages désespérément vides, et subir les railleries des nomades, quand vous atteignez enfin un puits d'eau saumâtre et boueuse. Et surtout, surtout, apprenez à cuire du pain dans le sable, car la première épicerie notifiée sur votre carte d'état major pointe à plus de quatre-cents kilomètres. Voilà pour les chausse-trappes techniques. Quant à l'introspection, je me tournerais vers Dieu, qui m'a toujours sorti de la mouise, quand je devais me coltiner un jeunot fraîchement sorti de la fac, qui maudissait sa mère au bout des dix premiers kilomètres, pour avoir oublié de mettre son chapeau dans le sac à dos, qu'elle avait pris soin d'ordonner, pour l'aventure de son rejeton préféré. Avouez qu'il ne m'est pas facile de me mettre dans la peau d'un gauchiste débaoulé, alors que toute ma vie j'ai dormi avec un crucifix à la tête de mon lit. Reste l'itinéraire. Atlantique, rive sud de la Méditerranée. Le plus simple est de couper droit de Saint Jacques à Barcelone ou Malaga et de sauter dans un ferry pour la Turquie. Une fois chez les Ottomans, c'est du gâteau. Si votre gars a peur de se perdre et qu'il tient tout de même à marcher, qu'il suive l'autoroute. Plutôt du côté externe des rails de sécurité s'il tient à rejoindre la frontière. Je crois avoir fait le tour de votre question. Si cela ne vous dérange pas j'aimerais me remettre à mon travail, avant qu'un ministre quelconque ne décide de réduire les crédits de notre institution, selon la logique imbécile qui caractérise leur marque de fabrique. Et dites à votre gars de se munir d'une gourde, sinon il va en baver. Et croyez-moi, c'est

encore plus pénible quand vous n'avez plus une goutte de salive pour le faire.

Je quittai le Muséum d'histoire naturelle avec le regret de n'avoir pas pris la place du splendide dinosaure de la Grande Galerie, tant je me sentais vieux. Régis était-il remonté vers les Asturies et Barcelone, poussé par la mélancolie, ou avait-il coupé vers Malaga et l'Andalousie, où les franquistes n'avaient pas fait dans la dentelle ? Le choix de Compostelle incitait à penser qu'il avait pardonné, mais allez savoir avec ce genre de types, toujours enclins à vous sortir une stratégie à trois bandes, du fond de leur musette clandestine. A vrai dire, l'idée de me farcir 900 kilomètres à pied, en croisant à longueur de journée des exaltés en sandales de curé, ne me disait rien qui vaille. Le frère bénédictin et l'abbé Pierre s'étaient peut être trompés sur la personne. Régis les avaient peut être doublé dans le vacarme de sa moto de trial, ses longs cheveux disciplinés par un foulard noué façon Easy Rider, sans qu'ils le repèrent.

Au moins le professeur émérite m'avait ramené dans un monde concret. A l'heure du web, des GPS, des réseaux et autres apports modernistes, il était hors de question de revenir aux vieilles méthodes avec leurs accessoires désuets. Non, la seule solution était de creuser encore et toujours, jusqu'à trouver la personne qui me mettrait sur les rails. Les mauvaises langues se gausseront de cette image mal adaptée à la problématique de recherche d'un marcheur, et je leur répondrais que selon les codes de la langue française, la

pertinence de cette expression et son ancienneté dans le corpus métaphorique de tout un chacun, font loi.

Il s'agissait de reprendre tout à zéro et de garder la tête froide, à l'heure de circonscrire cette énigme de tempérament subsaharien. Remonter en Suisse et cuisiner BHL, histoire de débusquer une éventuelle complicité qui mènerait à une piste vierge de toute investigation ? Peut-être en dernier recours, car ce vieux briscard avait l'art de noyer le poisson, même quand la question était exclusivement centrée sur le sable et de façon sous-jacente et cependant capitale, sur la pauvreté désespérante des nappes aquifères. Alors qui ? André Gluksmann ? Il semblait qu'il avait décroché, voire rejoint le camp adverse. De sa jeunesse tourmentée, il n'avait conservé que sa coupe de cheveux, qui incitait le public à le confondre parfois avec Bernard Thibault. Kouchner ? Il ne recevait plus personne depuis qu'il avait descendu la passerelle du *Ville de Lumière* pour s'aventurer dans les ruelles malfamées du monde politique.

Et pourquoi pas le nouveau, qui avait une solution pour tout, sauf pour les ouvriers des usines qu'il rachetait une bouchée de pain. Un mec capable de vous vendre une fausse Rolex made in China, sur un marché de province, à 90 % du prix de la vraie. Nanard le Conquérant. Le problème, au cas où il serait possible d'obtenir une entrevue, serait de pouvoir en placer une. Qu'est-ce que Nanard connaissait des guérilleros, qui ne mangeaient parfois que de l'herbe pour tenir leurs

positions, face aux mercenaires lucifériens embauchés et formés à Fort Meade ? Que dalle ! D'abord parce que ces gauchistes d'un autre âge, n'avaient jamais même eu l'idée de regarder une émission de télé achat. Depuis son univers conquérant, il ignorait probablement jusqu'à leur existence.

Peut-être qu'un type comme Max Gallo serait m'en dire plus. Son exaltation pour Bonaparte avait quelque peu dérapée vers Napoléon, mais il restait un historien de renom, un homme à l'âme chevillée à gauche, qui entretenait certainement une sympathie, voire une compassion, depuis qu'il avait exercé les fonctions de ministre, pour l'un de ces corniauds de la révolution permanente. Sans compter que Régis avait une solide formation quant à l'histoire des mouvements sociaux, révolutions et autres insurrections, qui ne devaient pas laisser l'historien indifférent, bien que ces diatribes incendiaires lui parurent sans doute puériles, depuis qu'il avait goûté aux ors de la République. Bref Max avait peut-être une piste dans ses talonnettes.

Je pris donc rendez-vous avec ce citoyen « citoyen », comme l'exigeait le code de bonne conduite du mitterrandisme. Une tapisserie où l'illustre Corse déambulait parmi les pyramides, peut être réalisée par son épouse, un pot de chambre de Robespierre solennellement exposé derrière la vitrine principale du salon, jouté d'un coupe-ongles qui aurait appartenu à Jaurès, Jean de son prénom. Le décor dépouillé bien que chargé d'Histoire, rehaussait